

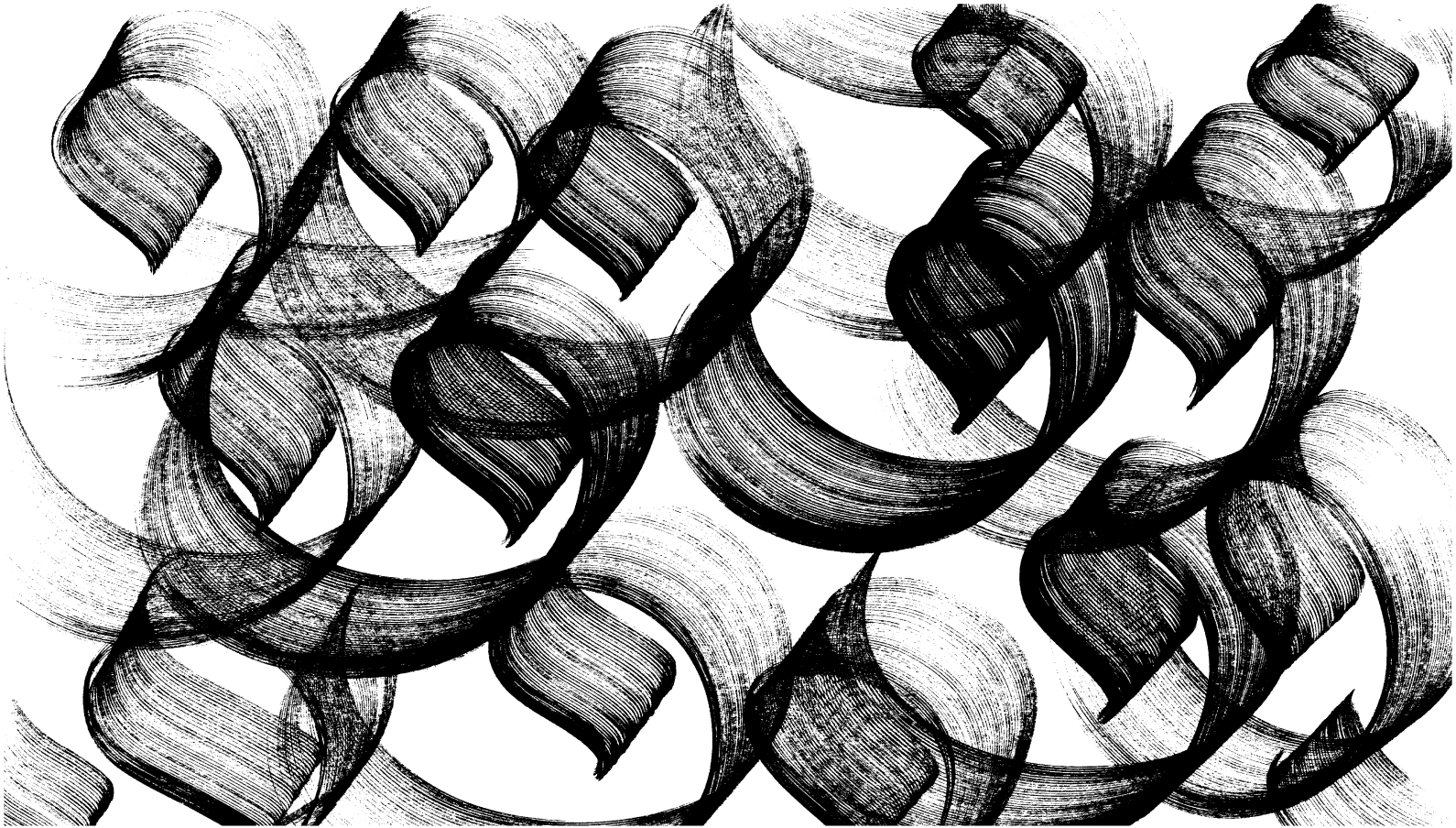
## Du Bonheur

Des milliers et des milliers de pages chaque année pour nous parler de la seconde guerre mondiale. *La France de Vichy, la Fragilité du Bien, Chronique de la Résistance, la France des années 40, le Nord-Pas-de-Calais dans la Guerre, la Guerre des Écrivains, les Noirs et les Rouges*. Des chercheurs d'université, des anciennes victimes, des historiens, des statisticiens, des psychologues, des psychanalystes, des journalistes, des peintres, des musiciens consacrent des années de leur existence, parfois leur seule et unique vie, à tenter de comprendre cette indicible période. Combien de décennies de labeur quotidien d'hommes et de femmes acharnés à déceler dans le détail, le pourquoi, le comment de cette violence infinie. Plus de cinquante ans après, les publications, les films, les spectacles, bien loin de se raréfier se multiplient. Pas une journée où sur les ondes de nos radios, sur les écrans de nos télévisions, cette ombre n'est évoquée. Cinq années de guerre, de génocides, et sûrement dix, vingt ou trente fois plus de temps pour analyser et essayer de saisir. De même, à l'échelle de l'individu, combien de séances d'analyse, combien de conciliabules solitaires pour venir à bout d'un trauma infantin. Vos parents se séparent, quelques mois de crise, et votre vie bascule. Vous assistez à l'âge de cinq ans à des scènes insoutenables pour vos jeunes

regards et, sans un effort immense sur vous-même, votre vie entière est chamboulée. Des années de réflexion pour faire les deuils nécessaires à votre évolution. Des camions de livres de psychologies, active, behavioriste, douce, transpersonnelle, des kilomètres linéaires d'ouvrages psychanalytiques, les freudiens, les néo-freudiens, les lacaniens, les jungiens, les reichiens. Ils nous parlent de nos malheurs, des terribles secondes précœdipiennes, œdipiennes, post-œdipiennes. Un splendide travail collectif pour explorer les atlas stratégiques de nos vies intérieures.

Sur cette colline, faisant exprès de me perdre parmi les oliviers, abasourdi par les stridulations des cigales, aveuglé par la lumière du midi, éreinté par les côtes rocailleuses des chemins et meurtri par les ronces sournoises qui me guettent à chaque tournant, je voudrais parler des secondes éclatantes, déflagrantes du bonheur.

Après des heures de nage, tu te jettes sur le sable, sur la frange instable où les vagues s'abîment. Là, épuisée tu fais la morte. Tes jambes se balancent au gré des vagues. L'écume vient mousser contre les lèvres de ton sexe. Le soleil vient griller tes épaules. Tu fais la morte pour mieux vivre. Ainsi morte au mouvement, tu vis chaque parcelle de ta peau. Le rythme des ressacs microscopiques dans le psy de tes fesses te pénètre, inexorablement. L'espace d'un cheveu ne te sépare plus de ce paysage. Il faut cette fatigue, il faut cette mort, pour que la vie s'écoule, pour que chaque grain de sable colle à chaque grain de ta peau. Bonne fatigue. Je t'observe, comme on observe un animal marin, puis quand le soleil a bien ravagé ton dos, ton buste se cambre, tes deux seins se détachent du sable, tu m'appelles. J'allonge juste la main pour te saisir.



À cet instant, du plat de ma paume, je fais crisser le sel qui s'est accumulé sur tes épaules. Une fine ligne blanche, ondulée, se fondant dans ta musculature de nageuse. Comme une autre plage blanche au bas d'une colline se jetant dans la mer. Ce crissement, ce roulement des infimes billes de sel sur le vélin souple de ta peau, comment l'exprimer? Comment trouver les mots? Comment le conserver pour que l'hiver venu, quand les habits nous cachent, quand leurs trames se superposent pour nous protéger du froid et des regards, pour que l'hiver venu, cette lumière éclate de nouveau? Comment, non pas arrêter le temps, mais comment se remettre dans le temps. Dans le mouvement si furtif et si immense d'une main d'homme lissant la peau d'une femme afin d'y enlever une traînée de sel. Comment se fondre dans le frémissement des muscles accueillants, attendant ce survol, cet atterrissage épidermique. Cette réaction en chaîne de la nuque qui se relève, des fesses qui se contractent, du dos qui se love. Séisme grandiose dont l'épicentre est une petite doline entre la crête de l'épaule et la cuesta de la colonne vertébrale.

Des poissons, par ici, par là. Des gris, des bleus, des plats, des ronds. Le rire de Léa qui les voit pour la première fois avec son petit masque de plongée à mille drachmes acheté chez un marchand de bouées. Pour mille drachmes, vingt centimètres carrés de verre, cent grammes de plastique et les rires pélagiques de cette petite fille de quatre ans qui voit entre ses orteils, armée d'une épuisette brandie comme un foudre olympien, des poissons, bien vivants, à la nage lente et sûre, mais qui fuient comme un éclair à la vue d'une petite main qui s'approche. Ce rire sous les falaises austères du Péloponnèse, jaillissant comme le jet d'encre d'un poulpe, comme

une lame faisant s'écrouler tout sur son passage. Le rire d'une petite fille qui fait qu'on voudrait respirer, de nos deux malheureux poumons, tout l'air du monde, respirer tous ses embruns, respirer ses parfums de garrigues, toutes les particules de sables. Respirer les mélodies de son rire, respirer ses plissements d'yeux, la demi-lune de sa bouche, inhaler l'air que produit ses deux bras qui papillonnent de plaisir. Cette minute, battue comme toutes les autres minutes d'une vie, de soixante secondes, trois mille six cents tierces. Comment vraiment vous en parler? Peut-être dès demain, commencerais-je un livre, une énorme somme, où tout Thomas d'Aquin, tout Aristote, tout Leibniz et tout Spinoza ne serait qu'une plaquette, qu'un feuillet, trois mots. Des millions de signes pour vous parler de cette pêche infructueuse et hilare de Léa, avec seulement de l'eau jusqu'aux genoux. Peut-être devrais-je consacrer tout le reste de ma vie à parler de cet été grec de 1998. Mais ma vie ne serait pas suffisante. Tous les éléments, tous les instants volés à la mort, tous les cailloux, les branches, les photographies d'oliviers, de montagnes, de mers, de Léa, de Françoise donneront certainement du travail à plusieurs générations de docteurs *es felicitæ*. Ils sauront mieux que moi dire le son ambré des cloches des églises isolées dans les cyprès, que je faisais tinter en frappant lourdement leur métal de mes poings, dire la peur que j'éprouvais quand je traversais la mer pour me rendre seul en kayak sur une île et la joie quand l'étrave de résine crissait sur les galets de ses plages, le frisson qui parcourt tout le dos quand soudain on écrase en marchant dans la garrigue un bouquet d'origan, la rondeur verte d'un thé offert à l'ombre d'un tholos, la plénitude d'un partage simple avec une vieille dame qui à des lieues de toute

habitation va chercher les joncs pour nourrir son âne et qui accepte avec la grâce d'une star de se faire photographier. À ces docteurs, je laisserai aussi toutes mes notes, mais aussi les noms et les adresses des amis à qui j'ai parlé de mon coin sur terre, à qui j'ai tellement exprimé mon amour et qui n'ont pas hésité à me rejoindre, à Woda le graveur goulu de pastèque, à Amiel qui une fois dans l'eau trouve une grâce de jeune fille, aux Calandreau qui n'avaient pas peur de faire des siestes sous les arbres à quarante degrés centigrades.

“Docteur, je suis traumatisé par des événements que j'ai vécus cet été en Grèce”. Comme il existe des traumas de malheur, il doit se trouver des traumas de bonheur. Des traumas de lumière vespérale, des traumas de joie pélagique, des traumas de plénitude erratique. Des traumas dont on ne se remettra jamais, qui vous marqueront pour la vie, qui vous serviront de viatiques pour ce monde et les autres à venir. Et dont il fera bon parler pour se replonger dans leur actualité. Pas d'analyste, pas de psychothérapeute, ni de psychologue. Vos amis, vos collègues de travail, votre famille et même des rencontres de café ou de rue, pour confier les grands chocs de vos vies. Ces joies qui sont tellement fortes qu'elles vous font mal. Ces félicités si intenses que seule la mort peut égaler, qui nous arrachent à toutes nos facilités, qui nous plongent dans un *no man's land* où la vie et la mort s'alimentent à la même rivière, qui ne nous font pas regretter notre finitude, car comment jauger cette infinie aspiration du bonheur sans cette conscience aiguë de nos fins irrémédiables. Avoir mal de lumière, de rire, d'écume. Plus nos sentiments se fondent dans ces alacrités de l'été, plus nos regards s'aiguisent, s'affinent, pour capter sur nos fonds de rétines, d'engrammes et de

synapses ce qui, malgré la mort qui vient à chaque instant, fera notre grandeur, cavera minute après minute d'immenses gorges, de profonds cañons que traverseront les générations de passants. Ces secondes inoubliables se perpétueront des siècles, des millénaires après notre vie. Ces petits gestes, ces sourires, ces prises d'air de nos poumons heureux, ces apparentes banalités fonderont à tout jamais le profil de l'homme qui viendra. À toi Françoise qui lape les dernières gouttes de thé adossée au rocher, à toi Léa qui tapote de ta pelle le sable de cette plage ouverte, à vous tous amis et passants qui m'offrez, à la croisée de vos regards, tout ce que Dieu me cache.

